

A portrait of Michel Berger, a French singer, wearing a light blue button-down shirt and a dark denim jacket. He is looking slightly to the right with a gentle smile. The background is a dark, textured blue.

Grégoire Colard
& Alain Morel

Michel
Berger
L'inoubliable

30 ANS DÉJÀ

Flammarion

Grégoire Colard & Alain Morel

Michel Berger

L'inoubliable

Avec *Starmania*, des tubes par dizaines pour France Gall, Françoise Hardy, Johnny Hallyday et lui-même, Michel Berger est resté l'auteur incroyablement populaire et respecté d'une œuvre lumineuse. Il aurait pu en être heureux, mais cette biographie met clairement en évidence ses difficultés à supporter la vie, après l'abandon de son père, celui de Véronique Sanson, les disparitions de son frère, de Daniel Balavoine, de Coluche, et la maladie mortelle de sa fille Pauline. Heureusement, il y eut l'amour serein, l'incroyable complicité et les rapports intenses avec France Gall, sa femme.

Cette vie en chantant mais désenchantée fut celle d'un homme complexe. Tous les témoignages de proches et d'artistes soulignent dans ces pages quelle inspiration de génie l'animait, quelles motivations l'aidaient à supporter des drames dont il ne parlait qu'en chanson. Michel Berger était un homme pressé, certain de mourir jeune comme son idole James Dean, un être avide d'une reconnaissance mondiale, éternel nostalgique de ses passions amoureuses. Un artiste au cœur brisé, que le destin implacable n'a jamais manqué de frapper encore et encore, jour après jour.

Grégoire Colard et Alain Morel, déjà coauteurs chez Flammarion de France Gall, le destin d'une star courage, furent des proches de Michel Berger. Le premier a été responsable pendant plus de quinze ans de l'image du couple Berger-Gall et lui rend régulièrement hommage à la radio comme à la télévision. Le second était l'un des rares journalistes ami des deux chanteurs et a passé en leur compagnie la journée tragique du 2 août 1992.

Flammarion

Michel Berger

L'inoubliable

DES MÊMES AUTEURS

France Gall, le destin d'une star courage, Flammarion, 2008,
J'ai Lu, 2009.

Grégoire Colard & Alain Morel

Michel Berger

L'inoubliable

Biographie

Flammarion

© Flammarion, 2009
© Flammarion, 2022 pour la présente édition
ISBN : 978-2-0802-8579-9

« Pour me comprendre,
Il faudrait savoir qui je suis,
Pour me comprendre,
Il faudrait connaître ma vie. »

Michel Berger, *Pour me comprendre*¹.

1. Paroles et musique : Michel Berger / U10.

Grégoire Colard, la mémoire

La première fois que j'ai rencontré Grégoire Colard, en 1978, j'étais terrorisé. Pourtant, j'avais déjà une dizaine d'années de journalisme derrière moi, mais, dans le domaine du spectacle et particulièrement de la chanson, je débute, et lui, considéré comme la nouvelle star des attachés de presse, y régnait en maître.

Il représentait surtout la plupart de mes idoles, comme Barbara, Birkin, Gainsbourg, des groupes internationaux tels Queen, et, bien sûr, France Gall et Michel Berger que je ne connaissais pas du tout, et qui se refugiaient derrière lui dans une volonté de discrétion virant au mutisme.

Entre nous, le courant passa tout de suite. Sans doute grisé par un succès précoce dû à son charme qu'il ne pouvait ignorer, il avait certes quelque chose d'hautain. Sa causticité naturelle le rendait un rien snobinard, mais son mépris pour un show-biz de paillettes et sa passion pour les artistes véritables me convenaient parfaitement.

Mondain mais jamais familier, épicurien mais jamais vulgaire, susceptible à l'extrême mais jamais rancunier, au jeu de l'ego il n'était pas le dernier mais beaucoup

plus par besoin de reconnaissance que par abus de confiance. Il n'a d'ailleurs jamais changé.

Nous avons, en tout cas, entamé une collaboration aujourd'hui de près de trente ans qui fut parfois ponctuée d'engueulades sainement musclées mais toujours empreintes d'une tendre complicité. Et, curieusement, sans que rien ne soit orchestré ni franchement coordonné, nous avons vécu à tour de rôle dans la confiance étroite des petits ou des grands secrets de France et de Michel, de Michel ou de France.

Je m'étais donc réjoui qu'il se soit attelé il y a une trentaine d'années, à la rédaction des souvenirs de France, sous le contrôle de cette dernière, et j'avais été attristé qu'elle renonce péremptoirement à leur publication. Elle estimait soudain que les circonstances de sa vie donnaient désormais un caractère indécent voire opportuniste à ces confidences.

Par bonheur Grégoire ne jeta pas le manuscrit et, en 2006, le montra à un éditeur qui se déclara intéressé mais souhaita qu'on puisse prolonger l'histoire de la femme et de l'artiste jusqu'à maintenant. Grégoire, ayant cessé de collaborer avec France, me proposa d'apporter à l'édifice une pierre récente et harmonisée. France me donna le feu vert et me demanda de jeter un œil neuf sur ce qui avait déjà été rédigé. Avec l'ami Grégoire nous nous mîmes donc au travail, avec joie pendant près d'un an.

Il est vrai que la vie et les talents de France Gall ne s'apparentaient plus alors seulement à une formidable carrière mais à un destin hors du commun.

Le livre rencontra un large public, finalement édité par Flammarion, l'éditeur initialement pressenti ayant fait faillite. Nos directeurs éditoriaux, Thierry Billard et Guillaume Robert étant aussi ravis que nous l'étions par

Grégoire Colard, la mémoire

eux, nous leur avons proposé de nous remettre au travail pour écrire la biographie la plus complète et la plus intime possible de celui qui reste à jamais gravé dans nos deux cœurs, celui sans lequel, *Évidemment*, notre précédent livre n'aurait pu exister : Michel Berger. Ainsi est né *Michel Berger, l'étoile au cœur brisé* il y a déjà treize ans.

Depuis, Grégoire s'est à maintes reprises produit sur scène. D'abord aux côtés d'un groupe nommé Les princes des villes et de son chanteur Kerio qui reprenait, d'une voix troublante de ressemblance, tout le répertoire de Michel. Ensuite auprès du chanteur Renaud Hantson, ex-star de *Starmania* lors de la reprise de 1988, qui consacrait à Berger l'une des deux parties de son récital. Grégoire ponctuait les chansons d'anecdotes souvent amusantes, toujours émouvantes, traduisant son affection, son admiration pour celui qui fut beaucoup plus que son employeur.

Alain MOREL

Alain Morel, le destin

Quand j'ai appris que France avait choisi Alain Morel pour lui servir de fil rouge anonyme, derrière les caméras, dans l'autobiographie télévisuelle que produisaient France 3 et Didier Varrod, en 2001, j'ai été non seulement content mais un peu ému. Comme je l'avais été lorsqu'elle lui avait demandé, l'année suivante, de rédiger la biographie de Michel Berger qui a été jointe au coffret publié par Mercury de l'intégrale de ses œuvres. Après tout, je n'étais pas pour rien dans la confiance qui s'était instaurée entre le journaliste et l'artiste et puis la présence d'Alain était une garantie, à la fois de profondeur et de pudeur. Surtout, je me sentais moins écarté de la saga de ce couple mythique, dont j'avais été séparé par les aléas de la vie, mais qui avait tout de même occupé, pour ne pas dire accaparé, une partie essentielle de mon existence. Alain je l'avais rencontré quand j'étais attaché de presse et j'avais tout de suite apprécié, outre la qualité de sa plume, son art de séduire ses interlocuteurs sans pour autant les racoler, son savoir-faire pour obtenir des confidences rares et les transcrire sans trahison à l'intention de toutes sortes de publics.

Cœur à la fois volage et furieusement fidèle, gourmand de tout mais travailleur immodéré, moqueur chronique mais dénué de toute cruauté, souvent de mauvaise foi mais... en toute bonne foi, il est devenu un ami au fil d'expériences multiples, tant auprès des artistes que je défendais que par nos travaux communs dans l'édition, la presse, à la télévision ou à la radio.

Alors j'ai frémi quand, il y a vingt-sept ans, sur un court de tennis, il a été victime d'un infarctus heureusement sans conséquence fatale, trois années presque jour pour jour après avoir passé aux côtés de Michel Berger un après-midi qui allait être le dernier de la vie de l'artiste. Ce jeudi-là, le 2 août 1992, après plusieurs heures d'entretien avec Alain, dont une grande partie, enregistrée, en compagnie de France, Michel avait décidé de frapper quelques balles avec ses amis sur son court de tennis tout refait à neuf mais avait dû prématurément interrompre sa partie, victime du premier des trois malaises cardiaques qui allaient lui ôter la vie.

La France entière avait alors été plongée dans une douloureuse et profonde sidération. Alain, lui, ne s'en est jamais tout à fait remis. Il a d'ailleurs refait ultérieurement un nouvel infarctus justifiant un triple pontage et je me suis souvent demandé si, pour lui, traumatisme n'avait pas rimé avec mimétisme.

En tout cas, lorsque j'ai remis la main sur un manuscrit que j'avais rédigé avec France pour relater ses souvenirs, lequel n'avait jamais vu le jour car elle avait changé d'avis sur son désir de parler, une nouvelle aventure a pu débuter. En effet, France a donné son accord, pour qu'avec Alain nous puissions revisiter et réactualiser ce texte afin de le publier. J'avais immédiatement pensé à

Alain Morel, le destin

lui pour assortir à mon travail tout le poids, le savoir et la sensibilité de sa propre expérience.

Je me suis soumis de bonne grâce aux mille questions qu'il m'a posées en parcourant mes écrits, notamment sur notre intimité mutuelle avec France et Michel avant qu'il fasse lui-même la connaissance du couple et devienne l'un des très rares journalistes qu'ils acceptaient de rencontrer.

Nous avons donc en deux ans écrit tour à tour les biographies de France et de Michel avec le souci de ne pas enfreindre la pudeur et de ne pas trahir la confiance qu'ils nous avaient tous deux si longtemps accordée. Mais avec la volonté que notre vécu à leurs côtés ne laisse aucune zone d'ombre s'obscurcir.

Je sais que très souvent, lorsqu'il lit ou entend les commentaires de certains, Alain, éberlué par nombre d'à peu près ou de contre vérités, me dit qu'il réécoute alors la bande-son des dernières heures passées auprès de Michel, les dernières heures de confidences de sa vie, et qu'il en tremble d'émotion.

Grégoire COLARD

CHAPITRE 1

Cœur d'enfant

« Dans le salon familial trônaient deux pianos à queue emboîtés l'un dans l'autre. Cela prenait une place monstrueuse qui, forcément, occupe une bonne partie de ma mémoire. Mais si ce souvenir m'émeut encore, c'est parce que mon cœur s'emballait dès que ma mère et ma sœur s'y installaient pour jouer ensemble. Les *Mouvements perpétuels* ou les *Impromptus* de Francis Poulenc envahissaient alors tout mon corps et je m'enivrais de musique comme un apnéiste se gave d'oxygène au sortir de l'eau¹. »

Quand Michel livrait en ces termes l'un des secrets de son initiation au « nirvana musical », levant ainsi un coin de voile sur son enfance, il fallait en profiter avec avidité et gourmandise. Sur ce sujet, comme sur tous ceux relevant de l'intime, sa discrétion établissait une sorte de loi absolue, à peine transgressée les jours de plein état d'âme par quelques sourires entendus.

C'est d'ailleurs toujours aux contours de ses mélodies comme à la ponctuation de ses cahiers de chansons que ses proches le déchiffrèrent le mieux.

1. *Le Nouvel Observateur*.

Michel Berger

« La musique, se souvenait en écho sa maman, tout petit il a vécu en osmose totale avec elle. Le soir, il s'endormait en chantant, et, le matin, on le savait réveillé car, les yeux à peine ouverts, il se remettait à chanter. Il avait un sens inné du rythme. »

Né le 28 novembre 1947 à Neuilly-sur-Seine, Michel-Jean est le troisième enfant, après son frère Bernard et sa sœur Françoise surnommée Franca, d'une tribu d'origine juive, apparemment joyeuse, qui réside dans un appartement cossu du boulevard de Courcelles où l'animation ne se dément presque jamais.

Maman, musicienne passionnée, ancienne concertiste de talent sous le nom d'Annette Haas, y donne des cours de solfège et de piano.

Papa, professeur réputé, médecin chef à l'hôpital Necker, y a installé son cabinet personnel. Véritable sommité médicale, ancien élève de Louis Pasteur Vallery-Radot, le petit-fils de l'inventeur du vaccin, auteur de la première greffe de rein mondiale, Jean Hamburger ausculte à domicile le gratin de la planète.

Athée, il a tourné le dos au judaïsme mais pousse pourtant ses enfants à embrasser le protestantisme. Leur opposant le plus souvent un visage fermé, inapte aux câlins et aux marques d'affection, il fait figure d'énigme et ils en souffrent. D'autant qu'ils le savent capable d'amour.

Souvent, quand il se croit seul avec son épouse, il l'enlace passionnément en l'appelant la femme de sa vie. Et puis, pour ses patients, pour le reste de sa famille, pour son travail, sa générosité éblouit. Mais montrer sa tendresse à ses enfants semble dépasser son entendement. Tout juste s'il ne trouve pas cela vulgaire.

Cœur d'enfant

Alors, s'ajoutant à ses absences fréquentes et prolongées, cette carence génère des douleurs inavouées que symbolise une expression commune à toute la fratrie : ce père charismatique, fascinant mais angoissant, trop souvent absent, ses enfants le surnomment « Papa qui n'arrive pas » !

Heureusement, l'amour qu'il témoigne à son épouse cimente les fondations du clan et nourrit le naturel très gai de cette dernière qui chantonne, taquine, cajole et improvise régulièrement des miniconcerts avec sa couvée.

« Elle nous provoquait, racontait Michel, en fredonnant des horreurs du genre “Je n'aime pas Bernard, je n'aime pas Françoise, je n'aime pas Michel non plus” et dès que nous accourions vers elle pour protester, elle nous installait qui au clavier, qui au violoncelle, qui à la flûte, pour l'escorter dans l'ivresse des notes. »

« C'est ma mère, à n'en pas douter, précisait-il, qui a éveillé en moi le goût de la musique et presque chaque dimanche, elle m'emmenait au concert. Je me souviens qu'à cette époque, je rêvais de devenir chef d'orchestre. »

Mais si Michel prend du plaisir à improviser de naïves mélodies compatibles avec sa modeste maîtrise des classiques rectangles blancs nacrés et petits monticules noirs du clavier, il développe rapidement une solide allergie au solfège. Et si de surprenants progrès dus à une incroyable dextérité l'incitent à une véritable *love story* avec Mozart, il ne se sent pas encore très doué pour « jouer les choses des autres ».

« À dix ans, se souvenait-il, malgré l'assiduité de Maman pour me vouer à l'art des croches, des dièses et des clés de sol, j'ai arrêté la technique et je ne le regrette pas. Tout comme l'académisme, elle tue la création. »

À ce même âge, un drôle de jeu le fascine : se cacher sous l'un des pianos du salon. Il s'amuse à y écouter vibrer les chanteuses lyriques, telles Jane Rhodes ou Mady Mesplé, que sa mère conseille ; tantôt le soir venu, lors des cocktails mondains qu'organisent ses parents et où se croisent femmes sublimes vêtues de haute couture et grands noms de la musique, de la médecine et de la littérature, il se gave de l'éloquence d'un Henri Troyat devisant avec Georges Bernanos ou de la science de son propre père auteur d'essais remarquables et remarqués aussi différents que *La Raison et la Passion*, *Dieu foudroyé* ou... *L'Insuffisance rénale* !

Un soir, pourtant, le petit passager clandestin, contraint par une envie pressante de sortir de sa cachette et de sa réserve, va connaître un vif émoi.

Devant sa tête éberluée surgissant subitement de sous le piano, une femme splendide ébroue sa flamboyante crinière rouge en poussant un cri strident. L'angelot vient de stupéfier Rita Hayworth, star mondiale du cinéma d'alors. Il n'en revient pas lui-même. Et elle, d'abord vexée d'avoir eu peur de cet enfant, s'attendrit devant son hébètement et se penche pour l'embrasser tendrement. Ravi, flatté, surexcité, il s'en vantera le lendemain à l'école mais n'en récoltera rien de positif : « Rita Hayworth ! N'importe quoi ! Il est mytho, ce Hamburger ! »

Hamburger. Ah, ce nom ! Que d'ennuis il lui vaut ! Soit ses potes le traitent de sandwich à la viande, soit ses profs s'en réfèrent au génie de son père pour railler ses insuffisances. Il est vrai que l'élève Hamburger (prononcez Am-bur-jé) ne se débrouille que tant bien que mal. Certes appliqué, volontaire et plutôt discret, mais distrait et manquant de mémoire.

Cœur d'enfant

Sa scolarité ne le passionne pas. Il a la tête ailleurs. D'autant plus qu'à la maison, un drame vient de survenir : son père a contracté une tuberculose foudroyante et doit subir de toute urgence une opération qu'il décide de superviser lui-même. Il refuse donc l'anesthésie et prend les commandes de toute l'intervention. Une folie !

Elle aura de lourdes conséquences. Pendant plusieurs jours, le professeur reste prostré, allongé sur son lit d'hôpital en semi-conscience, sans plus reconnaître personne, y compris son épouse et ses enfants. Peu à peu son corps se remet du choc mais son esprit demeure vacillant. Quand, enfin, ceux et celles qui l'entourent redeviennent réels, c'est un autre homme qui rentre à la maison. Un homme indifférent à tout et à tous. À sa vie habituelle comme à ses passions d'avant.

Annette, Bernard, Franca, Michel, il semble les côtoyer sans les voir. Jean Hamburger s'est évaporé. Plus personne ne le retrouve. Et un jour, il s'en va pour de bon. Sans prendre ses affaires, sans explication, sans même se retourner, il quitte la maison. Définitivement.

Éperdue de douleur, Annette n'a aucune réponse à apporter aux questions de ses enfants. Aucun d'entre eux ne comprend la situation. Michel et ses dix ans moins que les autres. Il est d'ailleurs le seul à ne pas s'y résigner et, pendant des années, tentera de recontacter l'absent tant aimé. Presque toujours en vain.

Le professeur Hamburger a changé de vie et, le temps passant, se construira une autre famille. Michel ne lui pardonnera jamais cet abandon. Il en souffrira toute sa vie, portera à jamais les cicatrices de cette déchirure quand tant de frustrations l'avaient déjà taraudé. Pour

tout patrimoine, il gardera cette même inaptitude à dévoiler ses sentiments et lorsque, des siècles plus tard, son père tentera enfin de s'approcher vraiment de lui, il ne répondra à cette invitation que du bout des lèvres...

L'amour, la douleur de l'âme, on ne parle pas de ces choses-là. Ou alors, on les chante, on les murmure, on les habille de métaphores pour que comprenne qui pourra. Et puis, ne serait-ce que pour aider sa mère à tenir le coup, il faut dissimuler sa détresse, l'habiller de douceur et d'apparente bonne humeur. La musique permet tout cela. Non seulement elle éponge les désespoirs mais elle réunit les désespérés.

C'est l'époque où l'enfant évanescant se sent devenir grand, où, chaque soir il compose et écrit des bribes de chansons sur des petits morceaux de papier qu'il dépose sur le lit de sa mère afin qu'elle les découvre en allant se coucher. Sa façon, déjà, de dire « Je t'aime... »

Au seuil de l'adolescence, les petites musiques de nuit de Michel se modernisent. Les Beatles mais d'abord Ray Charles débarquent dans son cœur. « Je me passais cinq cents fois le 45-tours à la pochette bleue et aux lunettes noires », racontait-il. Chaque jour, dès la sortie du lycée, une fois l'émission « Salut les copains » écoutée sur Europe 1, sa quête d'histoire l'entraîne vers Jerry Lee Lewis ou Buddy Holly. Vers Gershwin aussi, qui devient l'un de ses dieux : « Ray Charles me mettait en transes et, en l'écoutant, je ne pouvais rien faire d'autre que frissonner ou danser. Mais Gershwin m'apportait l'harmonie, l'optimisme, l'équilibre. Je posais un 33-tours sur mon Teppaz et je m'attaquais sereinement à mes devoirs. Pour moi, il symbolisait la mixité des genres et la noblesse de la modernité. Son talent m'apaisait. »

Cœur d'enfant

Effectivement, la musique tempère ses angoisses. Elle ne le guérit pas mais elle le soigne et l'accapare de plus en plus, pour ne pas dire qu'elle l'obsède. Les chansons accompagnent chacune de ses pensées. Il trépigne d'impatience d'en composer de vraies. Pas seulement des esquisses pour égayer sa mère.

Au lycée Carnot, ses deux meilleurs potes partagent ses goûts. Le premier, Jean Brousse, avec qui il a plusieurs fois partagé la scène des spectacles de fin d'année, notamment dans *Cyrano de Bergerac*, écrit des poèmes et versifie à qui mieux mieux. Le second, Jean-Philippe Saint-Geours, gratte sa guitare dès qu'il dispose d'une minute.

Jean Brousse s'en souviendra dans *Si le bonheur existe*, un livre co-signé avec France Gall aux éditions du Cherche-Midi : « Nous ne nous sommes plus quittés, malgré des vies, des rythmes, des lieux et des temps parfois bien différents. Michel était un lycéen normal, comme les autres. Il sacrifiait, sans enthousiasme, mais sans révolte, à l'exercice. Nous partagions nos espoirs et nos joies sur les chemins qui nous ramenaient à la maison après la classe... Dinky Toys, piano, Ray Charles, les Beatles... »

Jean-Philippe Saint-Geours, quant à lui, confiera en janvier 1992 sur France 2 : « Nous avons fraternisé sur le plan musical. Nous passions une partie de nos vacances à La Chaumine, la maison de campagne de la famille Hamburger. La maman de Michel nous réveillait en jouant sur son piano : *Soldat, lève-toi* arrangé de manière classique ! »

C'est donc tout naturellement que le trio concocte ses premiers couplets-refrains, que Michel compose au

Cœur d'enfant

piano et à la clarinette et auxquels il prête sinon ses talents de chanteur, du moins une voix compensant, par l'émotion, son humilité.

CHAPITRE 2

Cœur vaillant

Michel vient de souffler ses quinze bougies. Aux côtés de ses potes Jean et Jean-Philippe, devant les restes de son gâteau d'anniversaire, il tente de convaincre sa mère que l'heure d'arrêter ses études vient de sonner. Partagé entre l'envie de lui faire plaisir et le désir irréprouvable de prendre son envol en se lançant dans la musique, il argumente avec maturité. En cette année 1961, balayée par une vague qu'on appelle « nouvelle », les maisons de disques recrutent de « nouveaux » talents avec frénésie. Le moment paraît idéal pour tenter sa chance. Mais, dans un premier temps, celle de l'adolescent va tourner court. Un nouveau drame familial se trame en effet et c'est son fantôme de père, resté silencieux depuis cinq ans, qui le lui annonce, au téléphone, sans ménagement. Il nous le raconte :

« J'ai une mauvaise nouvelle à t'apprendre. Ton frère est atteint d'une maladie grave, la sclérose en plaques, mais il ne le sait pas encore. Des confrères viennent de m'en avertir et je te charge de veiller sur lui sans en parler à qui que ce soit, surtout pas à ta mère. À quinze ans, je dois pouvoir compter sur toi. »

Dans l'oreille de Michel, le dé clic du téléphone résonne comme le couperet d'une guillotine. D'abord, Bernard, son aîné de sept ans, c'est le père de substitution, le nouveau chef de famille. Il le respecte comme tel, l'a choisi pour modèle, l'adore. Ensuite, il sent ses quinze ans bien fragiles pour assumer un tel secret, un poids si lourd, une si immense responsabilité. Enfin, un relent de détresse aux arômes de haine l'envahit. Comment ce père indigne peut-il se décharger sur lui de ses plus élémentaires devoirs ? Ce père professeur de médecine aux innombrables relations, plus apte que n'importe qui à veiller sur un enfant malade ?

« Papa qui n'arrive pas »... Jamais l'expression de jadis n'a autant jauni le rire qui l'ébranle nerveusement. Au fond de lui, rancœur, angoisse et désarroi creusent une plaie déjà profonde. Mais il n'en montrera rien, assurera comme il peut l'épouvantable charge, se réfugiera, une fois encore, dans la musique, y trouvera, une fois de plus, un véritable réconfort.

Un matin, entouré de ses copains, il tombe sur une petite annonce émanant de la maison de disques Pathé Marconi : elle recherche « les idoles de demain »... « Vous êtes auteur, compositeur, interprète ? Vous êtes attendu au studio de Boulogne ! » Michel y répond aussitôt au nom de sa petite bande. Quelques jours plus tard, les trois amis se retrouvent chez Pathé dans le bureau de l'un des directeurs artistiques de la boîte, Jacques Sclingand.

Ils se sont bien renseignés sur leur hôte et savent qu'il a déjà drivé les carrières d'Édith Piaf, Jean Sablon et Bourvil, puis récemment lancé celle des Chats sauvages et de leur leader Dick Rivers. De quoi avoir le trac.

Cœur vaillant

D'autant plus que l'homme les impressionne par un calme anesthésiant et d'immenses yeux scrutateurs. Michel réalise soudain le décalage entre ce rendez-vous pris par défi et l'importance de l'enjeu. Il se dit qu'après tout, en répét' chez les uns ou chez les autres, son fameux trio ne fait que recopier la musique nourricière quotidienne de « Salut les copains ». Une façon idéale de s'évader mais rien, sans doute, de très professionnel. « Faut rigoler ! » comme le chante alors Henri Salvador...

Il se sent emprunté dans son costume scolaire, veste et cravate à l'appui, des lycéens des beaux quartiers. Pas vraiment le look d'une nouvelle idole des jeunes ! Là, plus question de rire. Deux techniciens s'affairent pour régler les microphones. D'un mouvement du front, Jacques Sclingand signifie que le moment est venu. Les trois gamins s'installent comme on se met en rang dans la cour des frissons, le jour de la rentrée. Michel se lance, commence par *Tu n'y crois pas*, fleuron de son répertoire, poursuit avec *Amour et Soda*, enchaîne deux autres titres, écluse donc tout son stock... S'ensuit un long silence.

Jacques Sclingand ne dit rien, fixe Michel pendant une bonne minute qui lui paraît une heure, toussote une ou deux fois puis ne s'adresse qu'à lui : « Je ne peux pas te dire non ! »

Sept mots qui coulent comme un ruisseau d'eau fraîche dans le désert saharien.

Sept mots, pourtant, pas si limpides que cela. Bien des années plus tard, le boss de chez Pathé se souvient que sa formule évoquait quelques doutes : « Il y avait chez ce gamin un pouvoir d'envoûtement mais il semblait si jeune et avait tellement l'air de débarquer de "la haute" ! Je me suis aussitôt demandé s'il n'y avait pas un risque

énorme à le propulser dans le monde frelaté du show-business. Je me suis senti investi d'une incroyable responsabilité. »

Maman Annette l'en soulagera très vite. Convoquée pour co-signer le contrat de son fiston mineur, elle dialogue en parfaite harmonie avec cet homme courtois. Sa connaissance avisée en tant que concertiste professionnelle des aléas et faux-semblants du milieu artistique le rassure pleinement.

Auparavant, dès le retour glorieux d'audition de Michel, elle avait passé avec lui un pacte sur l'honneur : elle l'autorisait à entamer une carrière, à enregistrer son premier disque. Il s'engageait parallèlement à poursuivre ses études jusqu'au bac !

Quelques semaines plus tard, à l'écoute du produit fini, Michel semble un peu déçu. Son *Amour et Soda* manque, selon lui, de bulles. Il rêvait d'une féerie de sons neufs, d'arrangements subtils et n'entend principalement que sa voix frêle qu'il estime hésitante, fragile, un peu comme une ébauche. Il sait qu'il n'a pas l'âge ni le pouvoir de protester. Pas encore...

Il se dit malgré lui que son père mépriserait ce manque de flamboyance et décide de se protéger de ses critiques en changeant de patronyme. Exit Hamburger, il s'appellera Berger. Cela, s'en souvient-il, soulève une vive polémique au sein de sa fratrie : « Mon frère m'a intimé l'ordre de garder mon nom. Il ne voulait rien entendre. Ma sœur, plus complice, comprenait mes raisons et, après réflexion, adhéra à ma cause. Notre père nous a reniés. Renions-le à notre tour. Bernard était furieux mais je n'ai pas cédé. »

Le disque sort début 1963. Ses ventes s'avèrent modestes mais honorables. Michel n'a alors que quinze

ans mais s'impatiente déjà. Il s'attendait à mieux. Jacques Sclingand, lui, se déclare ravi. Il sent qu'il tient un artiste en devenir, apprécie son sérieux, son écriture musicale « raffinée et inventive », ses textes « en parfait accord avec l'explosion sociale et économique de la jeunesse de l'époque ».

La mayonnaise ne prendra vraiment que lorsque « Salut les copains » s'en mêlera. La mythique émission de Daniel Filipacchi commence à programmer *Tu n'y crois pas* et son magazine délègue Jean-Marie Périer pour un premier reportage photographique sur le jeune chanteur aussitôt sacré « chouchou » du show radio. C'est le sésame de l'époque pour la popularité, le déclic idéal pour propulser Michel parmi les idoles des sixties dont l'éclosion massive sera immortalisée par le mythique cliché du 12 avril 1966 réalisé par Jean-Marie Périer pour SLC.

Mais la présence du gamin Hamburger sur cette photo n'est qu'un trompe-l'œil. Il ne partage ni les délires, ni l'insouciance des autres. Il ne sort pas en boîte, dîne sagement tous les soirs à la maison. Il est d'ailleurs le seul du lot, avec Françoise Hardy côté filles, à poursuivre sa scolarité et, conformément aux exigences de sa mère, passe son baccalauréat puis s'attelle à une maîtrise de philosophie sur « l'esthétique de la musique pop ».

« Je ne veux pas renier mon éducation, racontera-t-il à *Paris-Match* en 1984, mais il est indéniable qu'il était mal vu, dans l'univers bourgeois où je vivais, de monter sur scène ! J'ai fait de la philo seulement parce que mon voisin de terminale, un type super sympa, était fasciné par cette science et, pour tout vous avouer, je ne suis entré en fac que pour pouvoir différer mon service militaire. »

N'empêche, son étude comparative de deux albums de Jimmy Hendrix dut tant surprendre ou déconcerter ses examinateurs qu'ils le notèrent généreusement et Jacques Attali, certes ami mais d'abord juge objectif, déclara un jour : « Michel s'en défendait mais il possédait une solide formation philosophique. Il avait, de l'intellectuel, la marginalité, la distance, la curiosité, le goût de la lecture, la passion de l'écriture. »

Il n'avait, en tout cas, pas grand-chose d'un « yéyé », ni d'un rocker, d'où son malaise le soir du 23 février 1965, lorsqu'il interprète deux chansons sur la scène de l'Olympia en première partie de John Rivers et des Kinks ! Il se sent comme un ovni dans un univers où les tubes de l'époque, ceux de Sheila, de Richard Anthony et tant d'autres, ne correspondent pas à ce qu'il souhaite offrir.

Il estime d'ailleurs qu'il ne sert à rien de poursuivre sa carrière de chanteur tant qu'il n'aura pas trouvé exactement en lui-même la musique qu'il veut faire.

Son « découvreur » Jacques Sclingand ne le désavoue pas mais refuse de le perdre. Il lui propose donc de prendre en main en compagnie d'un autre jeune artiste, aussi noblement ambitieux, nommé Claude-Michel Schönberg, la responsabilité du secteur « nouveaux talents ».

Les deux hommes ont un objectif identique, faire bouger la musique en France, et un point commun : la passion. Tout deux réfractaires à la soumission, ils s'enrichissent de la musique anglo-saxonne mais refusent, sans en nier la suprématie, d'en nourrir le moindre complexe.

Alors, le temps de devenir un artiste adulte, Michel va s'immerger totalement dans la variété française. Il écoute des milliers de disques, étudie des centaines d'arrangements, s'intéresse à toutes sortes d'artistes. Il concocte

Cœur vaillant

d'ailleurs lui-même des chansons pour des artistes aussi variés que Vanina Michel et Dani, Isabelle de Funès et Monty, Poupouagne et Chloé... et Bourvil !

Pour ce dernier, il écrit *Les Girafes* qui fait un véritable carton et lui rapporte son premier butin. Il s'offre aussitôt une superbe Triumph décapotable verte. Sa première petite folie. Celle d'un jeune homme qui grandit mais à qui, tout de même, Mamoune – le surnom qu'il donne à sa mère – apporte son goûter au bureau tous les jours à seize heures !

Un enfantillage parmi d'autres qui ne le gênent aucunement d'autant qu'ils distillent autour de lui une tendre hilarité.

Michel occupe désormais un poste important mais préfère déjà attendrir qu'ordonner. Il produit, compose, enseigne, apprend. Tout l'intéresse tant qu'on lui laisse son espace de liberté et de créativité.

« Aurai-je les pleins pouvoirs ? » avait-il osé demander à Jacques Sclingand lorsqu'il lui avait proposé cet emploi. Pas de doute, il les a obtenus.

Après celui de Bourvil, d'autres succès s'enchaînent, notamment *Papa vient d'épouser la bonne* qu'interprète Dani. Puis, sous le pseudonyme d'Hursel, Michel signe les arrangements de *Adieu jolie Candy*, chantée par Yves Roze, alias Jean-François Michael. Un gigantesque tube.

Désormais, l'audace l'anime. Il accepte même une figuration au cinéma dans le chef-d'œuvre de René Clément *Paris brûle-t-il ?* où il campe le chef de la section « explosifs » et côtoie Michel Sardou et Michel Fugain qui interprètent des étudiants résistants.

Et puis, avec Jeremy Faith, un chanteur hollandais rencontré dans le métro, il monte un gigantesque canular. La

Cœur vaillant

chanson *Jésus*, interprétée par Faith en anglais, est présentée comme un succès importé des États-Unis. En fait, c'est Michel qui l'a écrite et composée sous le nom de Mike Hamburger. Près de 2 millions de copies du morceau trouvent preneurs !

Michel se lance alors dans la musique de films (*Mektoub* ou *Paris top secret*) et accepte les très substantielles propositions publicitaires.

« Michel aura été un chef de file et un précurseur, se souvient Claude-Michel Schönberg, futur triomphal auteur des *Misérables*. Son œuvre n'a pas fini de le prouver mais, déjà, en 1966, il se démarquait de son époque. Il suffisait qu'il se mette au piano pour qu'on découvre le talent à l'état pur. Son style s'était d'ailleurs imposé dans un des premiers succès qu'il a produit, *Quand on est malheureux*, chanté par une toute jeune femme, Patricia. »

Fini l'adolescence. Le style Berger était né. Ébauché en chantant, il s'avérait déjà enchanteur.